

Lafranchise.—Je suis allé aussi aux Etats et j'ai bien vite connu le bon côté des choses. Si Lacaille a pu réaliser quelques centaines de piastres, ce n'est pas parce qu'il est allé aux Etats, s'il était resté ici et agit comme il l'a fait aux Etats-Unis, il aurait aussi bien réussi, c'est-à-dire, travailler sans relâche avec ses deux garçons et ses deux filles, ménager et mettre toutes leurs économies en commun, de cette manière on réussit partout, sans compter que Lacaille est parti au moment où sa famille était en âge de gagner et pour ainsi dire toute élevée; car s'il avait monté ses enfants en bas âge il serait encore journalier. J'en pourrais nommer dans cette paroisse qui sont dans le même cas que Lacaille, ils n'ont pas laissé la place et ils sont bien parvenus. Voyez, par exemple, Beaudin, il a élevé une grosse famille pourtant, maintenant il a deux belles terres, un de ses garçons achève ses études. Bien plus, je prétends qu'il est plus facile de vivre en Canada que n'importe où, car ce n'est pas aux Etats que l'on réussit à élever une famille, les conditions de la vie s'y opposent, ici on y parvient tant bien que mal; aussi ceux qui émigrent ont l'instinct de ne le faire que lorsqu'ils savent que leurs enfants pourront gagner, et je sais par expérience que pour un très-grand nombre de ces familles il n'y a que la mère et les enfants qui travaillent, comme c'est le cas pour Baptiste Courtin, qui vient se promener tous les ans, ses enfants travaillent tous aux manufactures. Sa bonne femme travaille à la tâche à la maison, afin de préparer les repas réglés pour ses enfants. Baptiste lui, travaille un peu par ci par là, mais la plupart du temps, il flâne dans le village et les hôtels, ce qui ne l'empêche pas de prélever une cinquantaine de piastres sur le salaire de ses enfants pour venir ici tous les ans, prôner les Yankees et leurs manufactures.

M. Rousseau.—Ce que tu dis là, Lafranchise, est juste, malgré les prétendus avantages dont ils nous cassent la tête, cela n'empêche pas que les trois quarts de ce que disent les amateurs des Etats-Unis, sont des mensonges avérés, et que l'autre quart n'est pas toute la vérité.

Pas plus tard que l'année dernière, le jeune Rainville qui disait être devenu si riche en peu de temps, a pris la peine de venir, sans tarder d'une journée, réclamer neuf cents francs, dus le jour de sa majorité, ce qui est commun à tous ceux qui deviennent en âge, même s'ils pouvaient vendre leurs droits un mois d'avance ils en sacrifieraient une bonne partie tant ils sont dans le besoin.

Dr. Raifort.—Sans compter, mes amis, que dans les manufactures le travail est non-seulement malsain, mais aussi abrutissant, car ce sont des travaux qui sont loin de cultiver l'intelligence; au contraire ils bornent cette dernière lorsqu'ils ne l'abrutissent pas tout-à-fait. Aussi ce n'était pas sans un serrement de cœur que je touchais des mains la preuve de ce que j'avance. Le fait est et vous le reconnaîtrez vous-mêmes, qu'il ne suffit pas de gagner de l'argent, il faut aussi savoir s'en servir. Eh bien, j'en ai vu aux Etats des milliers et des milliers qui gagnaient de l'argent en travaillant beaucoup, en ménageant surtout, et avec cet argent le plus souvent ils reviennent, ils achètent une terre ou se mettent dans le commerce, et dans un an ou deux ils perdent tout, il leur faut alors retourner sur la terre étrangère se courber le reste de sa vie dans les usines, tandis que dans la patrie il faut travailler, il est vrai, souffrir même, mais c'est avec l'espoir légitime de couler ses vieux jours dans l'abondance et la tranquillité.

Oh! que j'en ai vu, mes amis, de ces pauvres Canadiens me déclarer en toute sincérité leurs regrets de la patrie absente, mais il était trop tard, ils étaient destinés à couler leurs vieux jours dans l'abandon, la misère et l'exil.

M. Rousseau.—Tu te rappelles, Lafranchise, lorsque nous avons reconduit le père Gervais et sa famille au chemin de fer en avril dernier, tu te rappelles les gros paquets, les grosses boîtes et les grosses valises que l'on a portés, tu as vu deux autres familles qui embarquaient dans les mêmes conditions, ils avaient tant de bagage qu'il a fallu retarder le départ du convoi, chacun pour pouvoir en apporter un peu plus avait au moins deux habillements l'un sur l'autre sur eux.

Lafranchise.—Je m'en rappelle bien, les Gervais ont presque tout emporté leur linge, et ils auraient bien emporté une partie de leurs meubles s'ils l'avaient pu, sans cela ils ont même eu de la difficulté de se placer sur des sièges.

M. Rousseau.—Ils ont bien fait, s'ils n'avaient pas emporté leurs lits en entier excepté la paille, ils seraient à plaindre, car ce n'est pas aux Etats que l'on monte une maison à peu de frais, aussi ils ont été plus heureux que bien d'autres qui n'ont pas eu cette précaution.

Lafranchise.—Avez-vous remarqué cette famille qui revenait des Etats-Unis par le même convoi qui a emporté les Gervais, ils avaient une couple de porte-manteaux cirés et fleuris en blanc, ils étaient six personnes en tout, avec une valise et un paquet, un seul charretier a suffi pour les mener à destination.

M. Rousseau.—Oui, je l'ai remarqué ainsi que le chagrin de la pauvre femme de voir un miroir qu'elle avait pris la peine d'emporter, cassé en mille morceaux.

Laprenelle.—Vous ne pouvez toujours pas dire, M. Rousseau, que le plus grand nombre des Canadiens vivent plus richement aux Etats qu'ici, ils ont plus d'aisance dans des maisons bien meublées et surtout ils sont bien vêtus.

M. Rousseau.—Oui, si vous appelez vivre richement, vivre au jour le jour, compter sur un salaire sans garanties et surtout équivoque, si le bonheur domestique consiste à demeurer dans des maisons communes, à quinze ou vingt familles de nationalité ou croyances différentes; ils sont mieux vêtus, si vous appelez bon, ce tissu avec la surface d'un drap quelconque ne valant pas la dixième partie de notre honnête et durable étoffe du pays. Mais, mes amis, la vérité à cet égard, et j'en appelle à vous tous qui êtes allés aux Etats, c'est que ceux qui suivent les modes ne gagnent pas suffisamment pour en payer la façon, et la plupart de ceux qui reviennent, s'endettent pour s'habiller. Quant à l'ameublement il ne vaut pas mieux. Je suis allé dans beaucoup de maisons habitées par des Canadiens, il n'y a rien d'extraordinaire si ce n'est que tout est très-commun. Les logements sont petits et les meubles de petite qualité. Chez Gervais ils avaient acheté une couchette depuis quinze jours et déjà elle menaçait ruine. Dans plusieurs maisons j'ai vu des machines à coudre, mais la plupart ne s'en servent pas, dans quelques-unes j'ai remarqué des harmoniums, j'en fus étonné, sachant qu'aucun de la famille ne pouvait toucher de cet instrument, mais on m'a dit que les Américains en avaient, et que cela garnissait bien une chambre.

Lafranchise.—Ce que M. Rousseau dit là, c'est la pure vérité, pour ma part j'ai passé un an aux Etats, et j'en ai en de reste, ici je n'ai pas travaillé la moitié de ce que j'ai travaillé aux manufactures, je ne suis pas riche, mais pas pauvre non plus et vive le Canada.

Le Dr. Raifort.—Sans compter la santé qui s'étouffe, Lafranchise, de manière que tu es mon plus mauvais client; à ce point de vue je regrette les Etats, là à tout instant des maladies sérieuses et mortelles, à tout instant des accidents, qui perd un bras, qui une jambe, bienheureux quand ce n'est pas la tête, et la consommation, la pleurésie qui emporte ses victimes par centaine, mais le vilain de l'affaire c'est que cela ne paie pas, la mort arrive, à peine s'il en reste assez pour les funérailles.

Rinceau.—Pour ça c'est vrai, impossible de faire un mille aux Etats sans voir un infirme, un éclopé, un cul-de-jatte et des figures portant l'enseigne de maladies mortelles.

M. Rousseau.—Si vous voulez m'en croire, mes amis, n'en visez pas le sort de ceux qui vont aux Etats, comme disait le docteur, ce n'est pas dans les manufactures que vous préparez l'avenir de vos enfants et qu'ils y développent leur intelligence, ce n'est pas là qu'ils peuvent mettre à profit les talents que la Providence leur a départis avec profusion, là, ils ne sont considérés que comme des esclaves, moins encore, comme des machines, tandis qu'ici ils sont des enfants de la patrie, des cultivateurs intelligents et des citoyens utiles.